

Yvon Palamour

**SONNEUR, ÉBÉNISTE
ET HISTORIEN D'ART**

Le roi de la musique vannetaise vient de quitter la scène. Yvon Palamour, né à Paris en 1932, s'est éteint le 31 août 2018. Magistral sonneur, ébéniste et historien d'art, il restera une grande figure dont l'engagement a marqué la culture bretonne. Roland Becker nous propose ici un entretien réalisé auprès de son maître et ami en janvier 2009 à Pluvigner.

Yvon Palamour : Les connaissances que l'on peut avoir [en matière d'histoire de la musique sonnée en Bretagne] ne vont pas très loin. Il n'y a guère de trace avant 1900. Pour mieux comprendre tout ça, il faut connaître l'histoire de l'art, ça ouvre les oreilles. Tout ce que l'on fait, c'est un peu fonction de l'évolution de l'art, et de tout ce qui va autour.

Roland Becker : Depuis les années 1960, on a beaucoup collecté les chansons auprès des anciens. Aujourd'hui, les sonneurs, accordéonistes, bagadoù, musiciens de festoù-noz jouent des airs de chansons que l'on a instrumentalisés.

Y.P. : Je connais ce problème-là. Il est insoluble. La musique sonnée ne s'est pas transmise.

R.B. : *Est-ce qu'il y avait deux musiques différentes : vocale et instrumentale ?*

Y.P. : Complètement ! Mais pas complètement parce

qu'ils sonnaient aussi des airs connus de chansons. C'était surtout leur interprétation qui faisait que c'était différent de ce que l'on chantait. Il y avait plusieurs espèces de sonneurs. Il y avait des sonneurs, je dirais presque d'occasion – des nouveaux dans la course – et des

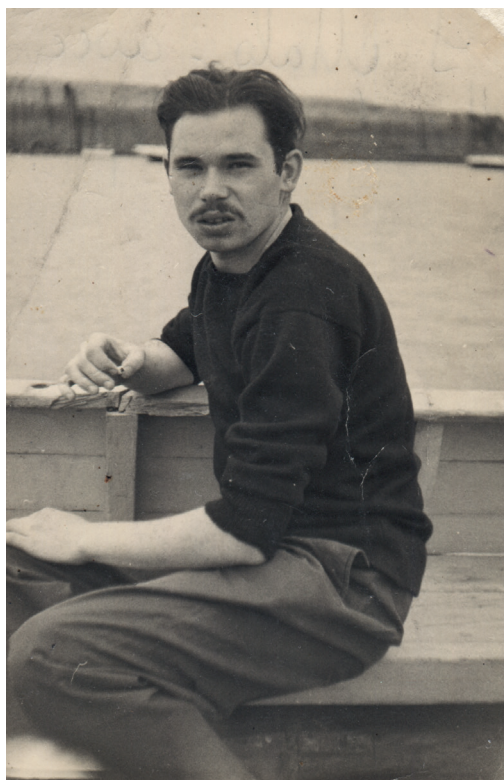
sonneurs de père en fils, de plusieurs générations quelquefois. Ceux-là avaient une tradition. Chez les Magadur¹ père et fils, c'était flagrant. Ils sonnaient des trucs que l'on ne chantait pas. C'était de la musique instrumentale. J'en ai connu d'autres. Louis Le Moing² sonnait des airs extraordinaires. Mais il y a un phénomène terrible qui s'est présenté, c'est que l'on ne comprenait pas ce qu'ils faisaient. À l'époque, on n'était pas nombreux et nous étions jeunes.

R.B. : *Tu as commencé à sonner à quelle époque ?*

Y.P. : J'ai commencé à sonner avec une bombarde de famille. Elle a appartenu à un de mes oncles, un frère de mon père. Cette bombarde était sur le piano à la maison, parce que l'on a appris quelque peu la musique quand on était gamin, mais bon, ce n'était pas notre culture, alors on n'a pas très approfondi.

R.B. : *C'était à Pluvigner ?*

Y.P. : Non, nous étions à Paris. Moi, je suis né en 1932 à Paris. Mais je n'ai jamais perdu le contact avec Pluvigner. Je venais chez nos grands-parents en



■ Yvon Palamour en 1950 (photo collection familiale).



■ Louis Le Blond à la bombarde et Yvon Palamour au binou kozh dans une noce à Paris en 1949 (photo collection familiale).

vacances et, pendant la guerre, on est venus deux ou trois ans car, à Paris, c'était malsain. Puis nous sommes repartis à Paris en 1943. Ce qui fait que j'ai des souvenirs d'enfance indélébiles. Et ils sont inconscients, ce qui est effarant. Je ne savais pas ça... Et un jour, ça s'est révélé par un besoin... Tu vas voir pourquoi. À Pluvigner, avant la guerre, vers 1938, j'ai connu les noces au biniou et à la bombarde. C'était un événement, parce que ça devenait déjà très rare. Depuis le début des années 1930, ce n'était plus à la mode et il fallait des noces un peu riches pour inviter les sonneurs. Les gens qui osaient le faire, parce que ça commençait déjà à être un peu suranné, avaient les moyens nécessaires pour le faire

(les sonneurs se faisaient payer assez cher, je suppose). Oui, j'ai vu la noce à Pluvigner au biniou et à la bombarde et ça c'était extraordinaire ! Extraordinaire ! Avec les années, ces noces avec biniou et bombarde, c'était devenu pour moi une espèce de halo dans l'air du temps. Je me disais « j'ai rêvé ». Et puis un jour, j'ai retrouvé des photos. C'était cette noce, sur des petites photos de rien du tout. Je me suis dit « merde, je n'avais quand même pas rêvé, c'était vrai ». Puis le temps a passé... Puis quand j'ai eu environ une quinzaine d'années, j'ai accompagné ma sœur, plus âgée que moi de huit ans, au cercle de Bretons à Paris qui s'appelait Nevezadur. C'était un très chouette cercle.

R.B. : Il avait été créé par Erwan Galbrun ?

Y.P. : Oui, il y avait Madame Galbrun que j'ai connue. C'était un cercle de bon niveau. C'était tous des étudiants de bonnes familles.

R.B. : Ce n'était pas folklorique ?

Y.P. : Non, pas trop, pas trop. C'était des gens du cru et il y avait des bretonnants. Donc, je tombe là-dedans avec ma frangine, mais moi, ça ne me passionnait pas du tout. Je m'en foutais. Je ne savais pas du tout danser. Pendant la guerre à Pluvigner, il n'y avait pas de danse. Pour danser, il faut qu'il y ait de la danse, et il n'y en avait plus. Et puis, je ne suis pas un danseur-né. Ça ne m'intéressait pas. Mais il y avait les sonneurs. C'était

tous des Cornouaillais. J'écoutais ces types sonner avec leur grande cornemuse. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Moi, je connaissais cette musique-là, mais je me disais « mais c'est pas ça du tout ! ». Mais j'y suis quand même retourné, et un jour en rentrant à la maison, et voyant la bombarde de mon oncle, je me suis dit : « Je vais essayer de sonner avec ce truc ». Voilà comment ça s'est présenté [rires].

R.B. : *Il s'appelait également Palamour, cet oncle sonneur ?*

Y.P. : Oui, c'était Mathurin Palamour³. Il n'était pas très connu comme sonneur. Il était souvent loué pour aller dans les noces comme garçon d'honneur parce que c'était un bon chanteur. C'était un type qui savait rigoler. C'était un fêtard de première.

R.B. : *C'était un personnage comme l'était le chanteur Job Kerlagad⁴ ?*

Y.P. : Oui, c'était un type comme ça. Il était tisserand comme mon grand-père, mais il n'y avait plus de travail car c'était déjà la fin des haricots avant 1914. L'été, il travaillait sur les voies de chemins de fer et l'hiver, il faisait un peu tisserand. Ce pauvre bonhomme est parti à la guerre début août et le 27 du même mois, il s'est fait tuer avec beaucoup d'autres... [silence]. Donc j'attrape cette magnifique bombarde. L'oncle Mathurin en avait scié un bout. C'était pour la faire sonner plus haute parce que c'était déjà à la mode de jouer plus haut.

R.B. : *Déjà, on avait l'influence de la musique de basse Cornouaille ?*

Y.P. : Oui.

R.B. : *Louis Le Moing aussi avait scié sa belle bombarde en La. Quand en 1951, les premiers sonneurs du bagad des chemins d'Auray l'ont sollicité pour*

qu'il vienne sonner avec eux, il a voulu s'accorder en Sib comme les instruments Dorig.

Y.P. : L'air du temps, c'est difficile de juger. Il fallait jouer plus brillant, moins terre à terre, moins traditionnel... dans l'ambiance du caf' conc'. C'est comme Gus Salaün⁵ de Bannalec qui ne jouait que de ces conneries-là. Il fallait vraiment lui demander de faire autre chose sinon il sonnait « Perles de cristal » – c'était extraordinaire mais...

R.B. : *J'ai rencontré des anciens de Bannalec qui m'ont confié que leurs parents leur disaient que Gus Salaün était un virtuose, mais que personne ne voulait l'inviter pour animer les noces car on ne pouvait pas danser sur sa musique, qu'il jouait bien trop vite.*

Y.P. : Bien sûr. Moi, j'ai sonné une fois avec ce type-là. C'était dans l'arrière-boutique dans son bistrot à Bannalec. Et là, il commence à sonner son répertoire moderne. Je sonnais du biniou et lui de la bombarde. Il y avait une magnifique photo de son père⁶ au mur. Je lui ai dit : « Gus, t'as vu ton père là ? ! Sonne les airs de ton père et tu vas voir ». Il m'a répondu en râlant « Ah non, ah non, ah non », et puis, il s'est mis à sonner des trucs superbes (de son père). Mais voilà, fallait lui dire ! Alors pour continuer cette histoire, donc, cette bombarde de mon oncle, j'ai essayé de la faire fonctionner mais je ne savais pas comment ça marchait. Je suis retourné à Nevezadur et



■ Yvon Palamour et Alain Le Buhé, concours biniou-bombarde à Gourin en 1967 (photo collection familiale).

■ À Paris vers 1955, Yvon Palamour et Donatien Laurent (photo collection familiale).

il y a un gars qui m'a donné une anche – une anche bien pourrie – mais j'ai vu comment c'était fait. Alors, j'ai commencé à en fabriquer avec n'importe quoi.

R.B. : *Tu étais déjà dans le bois ?*

Y.P. : Oui, je venais de commencer à l'école Boule.

R.B. : *Là, tu as seize ans.*

Y.P. : C'est ça. Alors, je demande à mon père : « Mathurin, comment faisait-il ses anches ? » Mon père se souvenait seulement qu'il les fabriquait en buis et qu'il mettait le bois dans l'eau. J'ai fini par trouver du buis, ce qui n'était pas facile à Paris. Je l'ai débité comme j'ai pu et je l'ai plongé dans l'eau. J'ai commencé à tailler des anches, et petit à petit, j'y suis arrivé. Il m'a fallu au moins un an et en même temps, j'apprenais à sonner. Je cassais les oreilles de tout le monde avec ça, ça fait un boucan infernal. Et puis j'ai fini par arriver à sonner. Ce n'est pas cassant : il n'y a que six trous.

R.B. : *Oui, il y a six trous et on n'en utilise que trois ou quatre [rires].*

Y.P. : [Rires.] Les deux trous du haut, ils servent mais moins. Et puis, je connaissais quelques trucs quand même. Ma mère savait beaucoup de chants. Elle ne chantait pas à tue-tête mais elle savait beaucoup de choses parce qu'elle avait travaillé dans les fermes pendant la guerre de 14 quand les hommes étaient partis sur le front. J'avais demandé à mon père comment on dansait



laridé à Pluvigner et il m'a appris dans le fournil.

R.B. : *Ton père était boulanger ?*

Y.P. : Oui, après avoir appris son métier à Pluvigner, il avait travaillé à Lorient. J'ai une lettre de 1913 où il dit à son frère Jean « Viens à Lorient, il y a du travail et il y a à manger ». Puis comme beaucoup, pendant la guerre de 14, il s'est engagé à 18 ans dans la Marine (il y avait moins de casse). Après, il est parti à Paris où mes parents se sont rencontrés. Ma mère, originaire de Languidic, portait la coiffe. Elle m'avait raconté qu'au début, elle ne comprenait pas le breton de Pluvigner et qu'il lui a fallu bien huit jours pour piger l'astuce, car il y a des manières de dire et des tournures. Mon père a trouvé du boulot dans la boulange et ils ont fini par prendre un pas-de-porte dans le 13^e où je suis né et ensuite rue Olivier de Serres, près de la Porte de Versailles. Ils ont bossé comme des dingues.

Pour revenir au cercle Nevezadur, comme je savais sonner des choses simples – des trucs que j'avais entendus dans la famille –, un jour, je me suis pointé avec ma bombarde et j'ai commencé à sonner une danse. Évidemment, ça ne marchait pas du tout [rires]. Ils étaient en Sib tempéré et moi, je sonnais en La non tempéré. Ça jurait méchamment ! Comme c'était des types qui étaient intelligents et intéressants, ils ont trouvé que c'était étonnant et ça leur a vachement plu. L'un d'entre eux a reconnu cette musique et m'a dit : « C'est ça ! » mais les autres ne pouvaient pas le dire parce qu'ils n'avaient pas ça dans leur tête ; et c'est bien dans la tête que tout ça se passe. Puis, j'ai eu ma période Le Blond⁷. Et là, ce fut tout à fait autre chose. Louis Le Blond et son compère Benjamin Guigueno⁸ sonnaient pour un autre cercle qui s'appelait Labour ha Kan. C'était des « cocos », des « rouges » comme tu ne pouvais pas faire plus.

C'étaient des ouvriers, des braves types, mais pas faciles à aborder. Je les ai connus au pardon de Saint-Denis. Il y avait un pardon de Bretons à l'époque qui était sensationnel. C'était une vraie fête bretonne comme il n'y en avait peut-être plus en Bretagne. Parce que les types, quand ils partent de Bretagne, ils amènent tout dans leur musette. Et puis ça ne change plus après. C'est bloqué – terminé. Ça n'évolue plus. Tu peux leur demander trente ans après, ils vont te donner l'image d'il y a trente ans. Donc, c'est là que j'ai entendu sonner Le Blond (bombarde) et Guigueno (biniou). Et là, je me suis dit : « Ah ! Voilà, c'est ça que je connais ». [Rires.]

R.B. : *Quand tu dis « c'est ça que je connais », tu veux dire que tu retrouvais tout ce que tu avais*

entendu à la fin des années 1930 à Pluvigner ?

Y.P. : Oui, il y avait tout. Ils sonnaient plutôt dans le style pourlet mais pas échevelé comme on fait maintenant. Ils sonnaient des gavottes simples et les gens dansaient simplement. Ils ne sautaient pas exagérément. C'était presque le même pas à huit temps que celui du laridé (sauf qu'ils ne dansaient pas avec les bras). Il y avait des danseurs de différentes paroisses du pays Pourlet, mais il y avait beaucoup d'unité dans la danse. Quand je voyais les grandes rondes, j'étais content. C'était ça que j'avais connu dans mon enfance. Et puis, je ne sais pas comment j'ai fait : petit à petit, j'ai sonné avec eux.

R.B. : *D'un côté, tu avais l'ouverture d'esprit grâce à tes études de*

l'histoire de l'art, et de l'autre, tu touchais du doigt le style local.

Y.P. : Tout à fait. Et ça m'intéressait au plus haut point. Mais cette musique-là, on ne la connaît plus aujourd'hui.

*Propos recueillis
par Roland Becker*

1. François Marie Le Magadur [Magadur] dit Franséz Ar Soner (Ploemel, 18 avril 1876-Carnac, 26 octobre 1937) et son fils Jean François Marie Magadur (Carnac, 25 juillet 1908-Moulins-sur-Orne, 17 mai 1985).
2. Louis Le Moing dit Bombardeur (Crac'h, 9 novembre 1898-Carnac, 9 août 1964).
3. Mathurin Palamour (Pluvigner, 1887-27 août 1914).
4. Joseph Guillam dit Job Kerlagad (Carnac, 1902-Auray, 1996).
5. Auguste Isidore Salaiün dit Gus (Bannalec, 22 janvier 1897--id., 8 décembre 1976).
6. François Salaiün dit Rabi (Bannalec, 27 juillet 1870-id., 11 mars 1913).
7. Louis Le Blond (Lan-goëlan, 26 janvier 1909-Plouay, circa 1994).
8. Benjamin Guigueno (Séglien, ?-?).

Un grand merci à Jeanne Palamour pour avoir bien voulu nous communiquer les photos issues de la collection familiale.

Yvon Palamour est l'auteur, avec André Le Bars, de l'ouvrage Meubles peints de Bretagne, monochromes ou polychromes, édité par l'Institut culturel de Bretagne et paru en décembre 2018 (voir p. 42).

